

Mesdames de Lamartine,
Une lignée de femmes de Bourgogne,
aux talents épistolaires
2016

Anne-Marie Doucet

Les correspondances sont les vrais livres.

Les frères Goncourt

L'Académie de Mâcon a bien souvent rendu hommage, dans ses travaux, ainsi que dans ceux de l'ABSS, à Alphonse de Lamartine. Celui-ci entra tout jeune à l'Académie de Mâcon, en fut plusieurs fois son président et lui resta attaché toute sa vie.

Cette communication, qui s'inscrit dans le cadre du 26ème colloque de l'ABSS (2016) ayant pour thème *Femmes de Bourgogne*, a pour objet la mise en lumière de trois femmes, au travers quelques brefs fragments de leurs correspondances privées. Il s'agit de la mère d'Alphonse (Alix), de son épouse (Mary Ann) et de l'une de ses nièces (Valentine de Cessiat).

La spécificité de la correspondance présentée, dans le cadre de cette communication, tient au fait qu'elle se limite à la sphère privée et qu'elle est rédigée par des femmes, Mesdames de Lamartine, ce que nous considérons comme une « Lignée de femmes de Bourgogne aux talents épistolaires. »

- Rôles de la correspondance selon les époques et les milieux sociaux

Le contexte historique et social dans lequel les écrits épistolaires se sont développés provoqua de nombreux et vifs débats quant à la frontière entre épistolier et auteur épistolier. En d'autres termes, la lettre est-elle de la littérature ? Question d'autant plus sensible que la lettre a longtemps été considérée comme l'écrit, réservé aux femmes, nullement destiné à une quelconque reconnaissance littéraire.

La correspondance privée, où le sujet singulier s'exprime, résulte d'une longue évolution.

. **À la Renaissance**, les épistoliers sont des doctes, à l'instar d'Érasme, premier théoricien de l'art épistolaire, pour lesquels la lettre doit assurer la diffusion rapide des idées nouvelles au sein des réseaux d'humanistes européens. (Simonet-Tenant, 2004)

. **Au XVII^e siècle**, la publication posthume des *Lettres de Voiture* (1654), au style libre, enjoué, marque le passage d'une sociabilité savante liée à la lettre érudite, vers une sociabilité mondaine. Néanmoins, la lettre reste étrangère à toute forme d'épanchement et d'intimité, comme en témoigne l'usage de la lettre à « cachet

volant ». Plus que le contenu, ce qui importe c'est le respect d'un certain rituel : le cérémonial épistolaire.

Les Lettres de Mme de Sévigné révèlent et impulsent l'épistolaire féminin. Leur forme ouverte et naturelle, proche de la conversation s'imposera tout au long du XVIII^e siècle comme moyen d'expression. (Simonet-Tenant, 2004)

. Le XVIII^e siècle

Cependant ce type conversationnel et mondain est peu à peu remis en cause. Le contexte est favorable pour qu'une intimité sentimentale et spirituelle, qui jusqu'alors ne se livrait que par le biais de la fiction, s'expose et ce dès la moitié du XVIII^e siècles ; deux facteurs y contribuent :

Le mouvement intellectuel des Lumières, qui prône l'avènement de l'être singulier, va susciter ce désir d'intimité. (Simonet-Tenant, 2012),

La révolution démographique qui s'opère à la fin du siècle modifie le regard sur l'individu. *La mort recule donnant à chaque être [...] un prix pour lui même, indépendamment du groupe, spécificité qu'il n'avait pas auparavant.* (Simonet-Tenant, 2012).

La nouvelle égérie de cette épistolarité est Julie Lespinasse, passionnément amoureuse du comte de Guibert.

. Le XIX^e siècle

La Lettre devient un instrument de réflexion et d'affirmation de soi.

Les échanges épistolaires ne cessent de croître grâce au progrès de l'enseignement élémentaire et de l'acheminement du courrier. Selon l'enquête générale conduite par l'Administration des Postes, 125 millions de lettres ont circulé en France en 1847. La pratique épistolaire concerne prioritairement les citadins et le milieu des affaires. Cependant cette prévalence de l'usage utilitaire du courrier ne doit pas masquer le développement continu de la correspondance d'ordre personnel et affectif. (Chotard, 2000).

Ce siècle manifeste un intérêt particulier pour les correspondances privées dans une optique historique, comme lieu de mémoire et dans une perspective psychologique pour comprendre la personnalité qui se cache derrière l'écrit. (Diaz, 1995).

Les lettres, c'est le style à nu ; les livres c'est le style habillé.

(Lamartine)

Ce papier tâché d'encre, c'est la greffe où est déposée l'âme humaine.

(Les Goncourt)

- Les qualités de la lettre

Ainsi la lettre est perçue comme un gage d'authenticité, un révélateur aussi bien de la personnalité que du milieu et de l'époque de celui qui écrit.

Le naturel et l'aisance sont les caractères essentiels du style épistolaire.

Ce sont ces qualités qui ont attiré et retenu notre attention dans les correspondances de Mesdames de Lamartine.

- Les correspondances de Mesdames de Lamartine

Que nous apprennent ces correspondances ?

Elles offrent le tableau d'une famille provinciale descendant de l'aristocratie de l'Ancien Régime, bien implantée dans le Mâconnais.

Elles permettent de reconstituer la personnalité de chacune des épistolières : leurs préoccupations, leurs réflexions, leur façon singulière d'exprimer leurs sentiments et leurs émotions.

Elles sont la mémoire vivante des faits, des événements de cette époque en profonde mutation.

1 - Alix des Roys de Lamartine

Françoise-Alexis des Roys dite Alix est née en 1766 à Lyon. Fille de l'intendant général des domaines du duc d'Orléans, elle vit une partie de son enfance à la Cour royale. Admise au chapitre noble de Salles en Beaujolais pour parfaire son éducation, elle y rencontre en 1787 Pierre de Lamartine (chevalier de Pratz). Ils se marient le 7 Janvier 1790 et auront six enfants Alphonse, Cécile, Eugénie, Césarine, Suzanne et Sophie

La correspondance d'Alix, dont nous disposons, comprend environ 200 lettres adressées à son fils (majoritairement) et à ses filles. Elles présentent un large panorama de la vie quotidienne de la famille Lamartine et dévoilent la nature des relations qu'Alix entretient avec ses enfants.

Panorama de la vie quotidienne

. à Mâcon

Ces lettres nous ouvrent le salon de Mme de Lamartine apprécié et renommé en raison de son tempérament jovial, généreux, avenant, bienveillant, parfois malicieux.

Comme chacune des dames de la bonne société, Alix a son jour de réception attitré « les assemblées » : *On joue aux cartes, on écoute de la musique, du chant, on joue des saynètes et on parle* .

Elle raconte à sa fille aînée Cécile, qui vit dans le Jura, les petits riens de la vie quotidienne, « l'ordinaire » rue Saint Pierre :

L'on s'occupe beaucoup : la musique est permanente ; on ne sait pas où se mettre depuis la harpe, qui commence à ne pas mal aller, et puis les ouvrages et les lectures ; les journées passent comme des minutes. (Jussieu de Sénevier, 1957).

Ces écrits nous laissent percevoir le rôle et l'importance de cette famille patriarcale, fortement hiérarchisée. Alix doit composer avec ses beaux frères et ses belles sœurs plus âgées qu'elle, et tout particulièrement François-Louis, le chef de famille, « l'oncle terrible », qui tient les cordons de la bourse. Or, Alphonse entretient des rapports difficiles avec cet oncle et Alix doit déployer des trésors d'ingéniosité pour atténuer les heurts entre son fils (l'unique héritier du clan Lamartine) qui revendique sa liberté et l'oncle autoritaire. Elle lui rappelle le 3 janvier 1816 :

Tu as encore beaucoup de ménagement à garder vis à vis de la tête qui dirige toutes les autres. » (Croisille, 2008).

. à Milly

Dans ses lettres elle aspire souvent à la paix de ce lieu qui ramène sa pensée au temps de sa jeunesse :

Nous sommes à Milly dans la solitude, le froid et la pluie mais ô charme de l'habitude et du souvenir ! Nous nous y trouvons à merveille. (Jussieu de Sénevier, 1957).

Le 6 avril 1829 :

Ce matin il fait doux et beau. Il y a du mouvement dans ma cour ; le jardin est rempli de primevères et de violettes. Je m'y suis promenée comme je fais toujours en pensant à mes chers enfants, en priant pour ceux que Dieu m'a conservés et en priant pour ceux qu'il m'a repris. Tout cela fait dans mon cœur un mélange de sentiments tendres et religieux, qui, quoique mêlés de tristesse, font du bien à l'âme. (Jussieu de Sénevier)

A Milly les distractions sont plus rares ; il faut surtout administrer la propriété et en particulier les vignes qui représentent la principale ressource de la famille et pour laquelle les aléas sont nombreux.

Le 3 septembre 1820 elle informe Alphonse :

Un marchand veut acheter 200 pièces de vin, il en donne 36 écus et j'en veux 40.

- Les récits de voyages

L'absence et la distance nécessitaient de correspondre. C'est une époque où l'on se déplace fréquemment : thermalisme, patrimoine foncier éparpillé, déplacements d'ordre familial ou pour affaires. De plus, une fois mariées, les filles Lamartine résidaient loin de Mâcon. C'est la raison pour laquelle Alix conseille à Cécile :

Ne marie pas tes filles à deux cents lieues de toi. C'est se préparer trop de souffrances. (Jussieu de Sénevier)

Ces récits de voyages sont très riches : au delà de la description des paysages, du patrimoine, des coutumes, des festivités, les incidents lors du parcours ne sont pas rares ce qui ajoute de l'attrait au récit.

Elle découvre la Manche :

La mer ne m'a pas extrêmement étonnée ; je m'en faisais bien une idée. Nous avons vu des paquebots, des bateaux à vapeur, des bâtiments de pêcheurs et force poissons, et nous en avons mangé d'excellents. (Jussieu de Sénevier)

Le 9 mars 1819 elle se remémore le trajet emprunté depuis la Savoie :

J'ai suivi mon projet de traverser le mont du Chat, les chemins sont effrayants, la montagne est très haute et fort rapide, j'ai été obligée de mettre pied à terre dans des tournants nombreux et difficiles voyant à une profondeur énorme d'affreux précipices et le lac du Bourget, [...]. (Lamartine, 1879)

- Les relations d'Alix avec ses enfants

Alix avait pour Alphonse une tendresse particulière et une influence profonde. Elle le conseillait discrètement, bien que fermement en particulier avant son mariage. Le 21 août 1815 elle lui écrit :

Tu as bien raison, mon enfant, de penser que je t'aime ; tu aurais beau là-dessus donner carrière à ton imagination, tu n'approcheras jamais de la réalité. Juge combien tu es coupable quand tu as des torts vis à vis de moi ; mais n'en parlons plus, et ne songeons qu'à faire notre bonheur mutuel le reste de notre vie.

(Croisille, 2008)

Entre 1815 et 1819 les lettres ont pour objet :

- L'emploi qu'il doit obtenir avant tout :

Ne te laisse pas aller à tous les prétextes de paresse quand il faut faire des visites. Ne laisse pas échapper l'occasion, sacrifie ton plaisir absolument à cela. 21 août 1815, (Croisille, 2008)

- Le souci de la santé du corps et de la piété de l'âme :

Un corps en bonne santé et un esprit de piété, voilà les fondements d'un bon équilibre (Croisille, 2008)

Elle y veille pour elle-même et ne cesse d'y être attentive pour son fils.

Le 18 mars 1817 elle se confie à Cécile :

Alphonse m'impatient et me chagrine. Il est arrivé maigre et pâle. Il a toujours des exagérations de régime, ne mange rien de solide, ne veut que des remèdes et des médecins. Cela me désespère ; Mon Dieu ! Donnez-lui la santé de l'âme et du corps. (Jussieu de Sénevier)

- Les dépenses qu'il convient de réduire drastiquement. Or, Alphonse a toujours vécu au dessus de ses moyens. C'est un sujet d'inquiétude pour Alix qui doit faire preuve d'une grande habileté pour le préserver des foudres de « l'oncle terrible ».

Elle se montre résolue le 22 décembre 1815 :

Tâchons de nous tirer le plus promptement possible de cet abîme avec l'assistance si nécessaire de ces vrais amis que la Providence nous a donnés à l'un et à l'autre.

(Croisille, 2008)

Après le mariage d'Alphonse en 1820, cette question financière reste et restera d'actualité.

Ainsi le 6 décembre 1825 :

Tes affaires d'argent qui sont, hélas! toujours pour moi, un grand sujet d'inquiétude et un empoisonnement au plaisir que me font tous les agréments de votre position. (Croisille)

Lorsqu'Alphonse est nommé secrétaire de délégation à Naples puis à Florence, Alix se transporte en imagination dans ces lieux qu'elle ne connaît pas.

Elle lui écrit le 15 octobre 1825 :

Nous vous voyons dans votre belle maison, dans vos beaux jardins, sur vos terrasses, avec votre admirable ciel. Nous jouissons de tout cela avec vous.

(Croisille, 2008)

Le 17 décembre 1825 :

Vous êtes charmante, ma chère Marianne, pour vos aimables lettres qui nous mettent si bien au fait de tout ce qui vous intéresse et nous font vivre avec vous au moins par la pensée. (Croisille)

Le mariage de ses filles

Une des préoccupations majeures d'Alix est le mariage de ses filles. Leur éducation et leurs qualités personnelles ne suffisent pas à leur garantir un « mariage heureux ». Il faut apporter une dot suffisante, ce qui n'est pas le cas des filles Lamartine. De plus, bien souvent, le mariage est placé sous le signe de la raison et du sacrifice. C'est le cas de Césarine.

Alix se confie à Cécile :

Le projet de mariage pour Césarine est impossible... Il n'y a pas besoin d'une grande fortune pour être heureux, [...]. Mais il faut assurer l'avenir, et puis surtout, il ne faut rien faire qui désoblige nos parents. Quel dommage de briser ainsi deux âmes pures qui avaient un penchant naturel et bien innocent l'un pour l'autre. (Jussieu de Sénevier)

Elle note dans son journal :

Je trouve qu'on ne consulte pas assez le cœur de la société en France pour la grande action de la vie : le mariage ! Heureusement mes parents ont laissé parler le mien. (Lamartine, 1879)

Quoi qu'il en soit le mariage de chacune des filles est l'occasion de festivités mondaines.

En 1816, Cécile décrit, à son mari, M. de Cessiat, les préparatifs du mariage de sa sœur Eugénie avec M. de Coppens. Son ton est enjoué et mutin :

M. de Coppens arrive tous les jours à neuf heures et passe toute la journée avec sa belle ; ils causent toujours tout bas, [...] il a déjà donné à Eugénie une très belle calèche et deux chevaux.

Elle poursuit :

Ce qui m'occupe aujourd'hui c'est ma toilette ; il faut être belle ; j'ai voulu qu'on voie que je n'avais pas épousé un pauvre et que M. de Cessiat valait bien M. de Coppens. (Jussieu de Sénevier)

Le portrait et le parcours d'Alix s'achèvent sur une note dramatique : au lendemain de l'élection d'Alphonse à l'Académie française, en 1829, Alix disparaît brutalement, victime d'un accident.

2 - Marianne de Lamartine

Mary Ann Elisa Birch est née en 1790. Par son père, qui était officier, elle appartient, à la lignée des Churchill ; par sa mère elle est d'origine écossaise.

Son niveau d'instruction, ses qualités artistiques, les voyages à travers la France, la Suisse ou l'Italie lui ont donné une solide assise culturelle et linguistique. Alphonse et Mary-Ann se rencontrent à Chambéry lors du mariage de Césarine (avec Xavier de Vignet). Ils se marient en Juin 1820.

Trois séries de lettres nous permettent de cerner une partie de la personnalité de Marianne : celles adressées à sa belle sœur Cécile, lors du premier voyage en Orient ; celles qu'elle échange avec Guillaume Lejean puis Alfred Dumesnil, secrétaires successifs de son époux et enfin les lettres adressées à Charles Alexandre, son ami et confident.

Le premier voyage en Orient : illusions et désillusions

En 1832, Alphonse va réaliser un vieux rêve : celui de se rendre en Orient. Ce voyage vise à prier et méditer sur les lieux mêmes de la naissance du Christ, y espérer le raffermissement de la foi, *Dieu est plus visible là-bas, qu'ici*, et la guérison de sa fille Julia, atteinte de catarrhe.

L'arrivée à Beyrouth est séduisante. Le 8 septembre 1832 Marianne écrit à Cécile :

Beyrouth est certainement ce que nous avons vu de plus joli et nous fait bien augurer de la Syrie quant à l'aspect du pays depuis la mer. » (Morin, 1995).

Mais très vite la déception s'installe ; 20 septembre 1832 : «

Je suis destinée à toujours faire des sacrifices ; Alphonse va partir pour Jérusalem et je ne puis pas songer à y aller. Julia a besoin de tous mes soins, et douze jours de voyage à mulet pour aller, autant pour revenir, n'est pas une chose praticable pour elle... Je ne vous cache pas que j'ai le cœur un peu gros de tout cela. Etre venue de si loin pour rester seule ici, c'est un peu triste. (Morin)

Elle évoque alors sa solitude et énumère ses tracas domestiques : les chapeaux et vêtements détériorés en raison de l'humidité, puis mangés par les insectes, les difficultés à conserver la viande, à faire le pain mais aussi le linge, à puiser l'eau, etc. Alphonse revient de Jérusalem au début Novembre, Marianne rassure la famille mâconnaise :

Nous voici au 9 Novembre. Nos voyageurs ont été étonnés de la (Julia) voir fortifiée, engraisée à un point étonnant, qui me récompense de tous mes sacrifices et dont je ne saurais assez remercier Dieu » (Morin)

Joie de courte durée car Julia meurt un mois plus tard !!!

Les correspondances de labeur

En 1833, Lamartine est élu député et va mener de front sa carrière politique, son activité littéraire et sa vie mondaine aussi bien à Paris que dans ses demeures de Bourgogne.

Le coup d'Etat du 2 décembre 1851 marque la fin de sa vie politique. Les échéances financières deviennent pressantes si bien qu'il doit sans cesse produire de l'écrit pour rembourser ses dettes et assurer sa subsistance. Marianne participe activement à ce labeur.

La correspondance entre Marianne et les secrétaires engagés par son époux entre 1852 et 1857 montre avec quelle implication, quelle minutie, quel scrupule, elle se dévoue aux tâches ingrates, aux recherches laborieuses, aux révisions des manuscrits, aux corrections. Sans elle, Lamartine n'aurait jamais pu tenir ses engagements envers les éditeurs.

La correspondance avec Guillaume Lejean (Croisille, Morin, 2002)

Au travers les 35 lettres adressées à Guillaume Lejean entre Mai et Décembre 1852, nous la voyons assurer simultanément la relecture et la correction de *L'histoire de la Restauration*, du *Civilisateur*, du *Nouveau voyage en Orient*. Marianne reproche à Lejean de ne pas respecter la procédure d'optimisation des corrections.

Ainsi le 16 novembre elle lui écrit :

Il était entendu que vous feriez toutes vos corrections au crayon. Vous en faites à l'encre sur Gutenberg sans savoir si ces corrections seront acceptées, et effectivement il y en a de rejetées. Il faut mettre « bon » à côté au risque d'erreurs.

Elle est attentive au moindre détail.

Le 20 septembre, à propos du *Nouveau Voyage en Orient* :

Je suis étonnée de ne pas y trouver la partie de M. de Chamborant qui racontait notre relâche à Syra. C'est une chose nécessaire car sans cela nous sautons à pieds joints depuis Malte jusqu'à Smyrne, ce qui est impossible et ôte toute vérité comme itinéraire du voyage réel. Je vous prie de le faire retrouver dans les cartons de MM. Mirès seulement.

Elle est impatiente, les échéances se profilent et Lejean n'est pas suffisamment assidu aussi le 13 septembre elle lui rappelle :

Il faudrait que les épreuves de la Restauration eussent toutes passé sous vos yeux et sous les miens avant votre départ.

et d'ajouter le 8 novembre :

C'est fort désagréable de manquer de parole aux abonnés à la veille du renouvellement.

La correspondance avec Alfred Dumesnil (Croisille, Morin, 1991)

Les douze lettres, adressées à Alfred Dumesnil au cours de l'été 1857 dévoilent les intentions et les conditions qui présidèrent à la rédaction des *Entretiens (XXI et XXII)* du *Cours familier de littérature*, consacrés au chansonnier *Béranger* (décédé en 1857).

La spontanéité, la tension, les émotions que dégagent ces écrits dévoilent le travail « de forçat » du couple et de Marianne en particulier qui révise les épreuves sur le fond et sur la forme alors que son mari s'en désintéresse. Elle veille à ce que les textes respectent le nombre de feuilles prévu par entretien

car c'est une forte dépense que de les dépasser .

Elle craint que les *Entretiens* suscitent les controverses politiques et religieuses.

On ne saurait prendre trop de précautions pour ne choquer personne.

De ce fait, elle édulcore les appréciations trop tranchées de Lamartine. Celui-ci a eu de nombreux mouvements d'humeur :

M. de L. n'étant pas du tout de mon avis sur les corrections que je lui demandais, et irrité d'être obligé d'y regarder seulement pour corriger un peu ne me permettant pas même de le relire [...].

Parfois elle est amère et se laisse aller dans un accès de tristesse ou de découragement mais la résignation reprend le dessus :

Je sais bien qu'il me faut patience et abnégation. C'est le rôle de toutes les femmes qui comprennent leur rôle. Cela n'est pas particulier à ma position.

(Lettre à Paul de Saint Victor : hiver 1849-1850)

À l'un de ses beaux frères elle écrit :

Je vais être en lutte perpétuelle pour obtenir des corrections dont je n'obtiendrai pas le quart, mais chaque mot gagné sera une victoire dont il n'y aura que moi qui sache la bataille et le péril.

Les relations épistolaires avec Charles Alexandre (Charles Alexandre, 1887)

Avec Charles Alexandre, Marianne a entretenu pendant des années une activité épistolaire particulièrement intéressante et riche de par les thématiques développées : littérature, philosophie, religion, politique.

Ses lettres expriment aussi une constante dimension d'estime et d'amitié.

Été 1851 :

C'est à Milly que votre bonne lettre est venue me trouver bien à propos, car je me trouve triste. C'est vous dire qu'elle m'a fait du bien... Pour moi rien n'est plus émouvant que Milly. Cette retraite absolue que j'ai habitée avec mes deux petits enfants, me retrace mille et mille scènes évanouies par la mort ! ... Je ne puis regarder la cour sans y voir un chérubin de quinze mois, qui, monté sur une chèvre, venait triomphalement à ma rencontre aux applaudissements de toute la maison, beau, frais, fier, se tenant comme à cheval et souriant de bonheur ! Qui m'aurait dit qu'en moins d'un an ! Puis dans le jardin je vois les petits carrés dans l'ombre des arbres verts où ma fille semait, plantait, faisait sa petite récréation et jouissait, comme nous tous, de ses fleurs en espérance ; il n'y pousse que des ronces à présent !

Quelques brefs extraits de ses réflexions confiées à Alexandre

En 1853 :

Je viens à Voltaire. Non, je n'appelle pas un héros celui qui a été le plat courtisan de Frédéric. Il n'était pas tolérant celui-là, un des plus féroces despote de l'Europe. Non il n'était pas un héros.

L'année 1858 est une année très difficile pour ne pas dire douloureuse en raison des dettes qu'il faut rembourser :

Mon mari est harcelé de demandes ici, où il a tant et tant payé qu'il n lui reste plus rien.

Je pourrais supporter la pauvreté réelle, mais je ne puis supporter les dettes.

Malgré son chagrin elle poursuit le combat :

Ce qu'il y a de plus dangereux dans les abîmes ; c'est le vertige qu'ils donnent en les regardant. On prend quelquefois les fossés pour des abîmes.

Quant au droit d'aînesse, non seulement je suis de votre avis, mais je me suis fait fermer la bouche, lorsque j'en ai parlé. Je trouve que c'est non seulement contre nature, mais que par ce droit on crée des vices ; dans l'aîné l'orgueil, l'égoïsme, dans les cadets, l'envie et la jalousie.

Les échanges épistolaires de l'année 1859 sont consacrés en grande partie à la religion. «

Ce n'est pas le dogme qui fait l'intolérance, c'est le caractère.

Je trouve le dogme chrétien le plus beau, le plus consolant pour les justes et les pécheurs.

J'aime mieux croire à la parole de Dieu qu'à la parole de l'homme. C'est ce qui fait que je ne suis pas anglicane.

La conscience doit être libre, car elle l'est de fait et de droit.

La disparition de Marianne

Les dernières années de sa vie sont un calvaire car elle est souffrante et passe une grande partie de ses jours alitée, de plus elle se sent inutile, ce qui constitue une souffrance morale plus intense que la douleur physique. Elle s'éteint en Mai 1863.

3 - Valentine de Cessiat de Lamartine

Valentine est la troisième fille de Cécile, sœur de Lamartine. « Élégante, spirituelle, grande dame » (Ollivier, 1908), elle inspira à son oncle les vers suivants :

Un éblouissement de jeunesse et de grâce

Fascine le regard où son charme est resté ;

Quand elle fait un pas, on dirait que l'espace S'éclaire et s'agrandit pour tant de majesté. »

Pour combler le chagrin de ne plus avoir d'enfant, Alphonse a reporté sa tendresse, son affection et son amour paternel sur les filles de Cécile.

C'est à l'occasion d'un séjour avec sa mère et ses sœurs à Nice, fin 1841- début 1842, que Valentine, qui admire son oncle depuis son plus jeune âge, s'attribue le rôle de « secrétaire » pour correspondre avec les Lamartine. Alphonse, ébloui par tant d'amour, d'affection, de compréhension répond 26 mars 1844 :

Vos lettres sont à moi seul ; ainsi ne craignez pas d'être mêlées à d'autres... Vous êtes mon unique raison de vivre, et, si vous partiez de la terre, je n'y tiendrais plus par aucun lien. (Croisille, 2014).

Le 7 juin 1844 :

J'ai eu vos lettres, c'est ma consolation et ma vie.

Valentine a une trentaine d'années lorsque son oncle quitte la scène politique. Ses pensées et sa sollicitude sont toujours tournées vers cet oncle « idolâtré » si bien que les deux ou trois prétendants sont évincés. Elle partage ses peines, se tourmente de ses soucis d'argent, s'inquiète des labeurs prodigieux qu'il doit fournir et se désole de ne pouvoir lui venir en aide.

Peu à peu la correspondance entre Valentine et Alphonse se régularise ; elle lui dévoile alors ses sentiments et lui déclare sa flamme.

Plus de deux cents lettres d'Alphonse à Valentine, écrites entre 1841 et 1854, ont été publiées par C. Croisille (2014).

Celles de Valentine sont rarissimes, néanmoins Marie-Thérèse Ollivier, qui lui a rendu un vibrant hommage, en a publié quelques unes dans son ouvrage *Valentine de Lamartine*.

Ces lettres romantiques, d'un style élégant, traduisent la brûlante passion qui anime Valentine.

En voici quelques extraits :

C'est une charité que de m'écrire

9 janvier 1853 : «

Il me semblait que jamais le jeudi matin n'arriverait. Je voudrais pousser les heures avec mon doigt. Vous ne savez pas assez que je n'ai de bonheur que celui qui vient de vous. Je vous en supplie, écrivez-moi aussi le dimanche. Je voudrais inventer des mots pour vous mieux demander cette grâce, pour vous mieux dire combien j'ai besoin de vos lettres pour adoucir une séparation dont je sens tous les jours la tristesse ; il me prend des désespoirs de vous sentir si loin, si triste, si tourmenté d'affaires, si souffrant. C'est une charité que de m'écrire, vous ne refuseriez pas du pain à un pauvre ; avoir de vos nouvelles m'est aussi nécessaires que du pain.

[...], ne pensez à moi que pour m'aimer et me le dire. Je me soigne beaucoup non pour vous survivre mais pour avoir des forces et des années à vous consacrer [...] Dieu ne me laissera pas dans ce vilain monde et nous réunira encore là haut. Il sait tant que je ne veux ni de la terre ni du ciel sans vous.

Les sentiments sont sans cesse rappelés, martelés, elle va jusqu'à mettre en scène son corps pour exprimer ses tourments et imaginer ce qui est de l'ordre de l'inexprimable.

Plus je vis, moins je peux m'accoutumer aux séparations
17 mai 1853 :

Je vous en conjure, ne vous tourmentez pas ; ne pensez à moi que pour vous consoler et vous dire que vous avez bien près de vous une vie et un cœur dont vous êtes le seul maître, la seule pensée, la vie unique et la seule et éternelle espérance. Ce qui m'attriste et me rend souffrante, c'est de ne pas vous voir. Plus je vis, moins je peux m'accoutumer aux séparations. »

Je voudrais, au prix des plus atroces souffrances, vous faire de l'or avec toutes les fibres de mon corps. »

Ma patrie, le lieu que je voudrais habiter ne sera jamais ailleurs ni plus loin que votre ombre par terre.

Plus je vais plus je me sens digne de votre tendresse ; je voudrais m'agrandir le cœur pour vous aimer davantage. Adieu, je vous embrasse, je ne sais si c'est comme une fille, une amie, une nièce mais ce que je sais, c'est que, quel que soit le sentiment, il sera long comme ma vie, et plus fort que la mort. Ecrivez-moi vite. Merci de m'aimer, merci de me le dire, moi qui vous aime tant et vous le dis si mal. (Ollivier, 1908)

Lamartine exalté, inspiré par cette éloquence lui répond par des stances :

Je me réveille à cinq heures, j'allume ma lampe, je prie et je pense à toi ; je travaille jusqu'à onze heures comme un galérien et je pense à toi ; je descends déjeuner, je remonte, je prends un livre pour me reposer la tête et je pense à toi...

Le 30 avril 1854 elle prépare son arrivée à Monceau et lui écrit :

Vos vignes sont bien belles, elles m'ont inquiétée pendant ce froid, je me levais la nuit pour regarder le temps. Elles n'ont rien eu. Je suis si heureuse de m'occuper de vous ! Des souvenirs à nos amis, des caresses à nos chiens et à vous les plus tendres embrassements de la plus tendre des filles.

A partir du mois de décembre 1854, la correspondance s'interrompt ; Valentine s'installe chez les Lamartine.

Mon métier de garde-malade, a été très doux ; mon oncle sait le rendre aimable ; il est si bon et si charmant, même au milieu de ses souffrances !

Après la mort de Marianne en 1863, Valentine peut réaliser son rêve : se consacrer exclusivement à son oncle. Son culte s'accroît.

Il est comme toujours, bon et divin ; il est impossible de vivre avec lui et de ne pas l'adorer : aussi c'est ce que je fais avec bonheur.

En Février 1869 « celui qui a été et qui est toujours la moelle de mon cœur, la vie de ma vie » s'éteint.

Valentine lui survivra 25 ans et consacrera ces années à publier et diffuser les œuvres de Lamartine.

Elle s'éteint le 17 Mai 1894 son dernier vœu :

Je veux être enterrée dans le caveau de la chapelle du cimetière de Saint-Point, où est enterré mon oncle ; le caveau après moi sera clos et scellé.

Conclusion

A la suite de ce travail d'analyse épistolaire il m'apparaît que ces trois femmes qui ont eu une influence déterminante dans la vie de Lamartine présentent des liens de proximité.

Toutes les trois l'ont aimé avec une infinie tendresse, encouragé, soutenu sans réserve, veillé à son image et à sa réputation pour assurer sa postérité. La mère, l'épouse, la nièce sont des femmes de devoir, de bons sens, cultivées, engagées, généreuses, constantes, tenaces, déterminées. Elles ont toutes les trois une foi religieuse inébranlable qui les a soutenues dans leur combat et dans leur souffrance. Alix et Marianne sont clairvoyantes, inlassables dans leurs efforts à faire régner l'harmonie, elles connaissent les faiblesses ou les fragilités de la personnalité d'Alphonse, elles savent par leur comportement discret mais ferme y pallier. « On ne le sait pas assez, le génie a son prix ».

Il me paraît important de souligner le travail remarquable réalisé par les chercheurs rappelés dans la bibliographie, et plus particulièrement Marie- Renée Morin et Christian Croisille qui ont consacré des années à recueillir, déchiffrer, structurer la correspondance lamartinienne.

Références bibliographiques

ALEXANDRE Charles, *Madame de Lamartine*, M. Dentu éditeurs, 1887

CHOTARD Loïc, *Approches du XIX^e siècle. L'écriture épistolaire, Usages et Enjeux*, Presse de l'Université de Paris Sorbonne, 2000

CROISILLE Christian, *Correspondance inédite d'Alphonse de Lamartine*, Tome 1 1817/Février 1848, Cahiers d'études sur les correspondances du XIX^e siècle, cahier n°4, Clermont-Ferrand, 1994

CROISILLE Christian, *Correspondance d'Alphonse de Lamartine (1830-1847)* Tome IV : 1842-1847, Paris, Ed Honoré Champion, 2001

CROISILLE Christian, *Correspondance d'Alphonse de Lamartine, Lettres d'Alix de Lamartine, Lettres de Louis de Vignet*, Paris, Ed Honoré Champion, 2008

CROISILLE Christian, *Correspondance d'Alphonse de Lamartine, Lettres à Valentine de Cessiat (1841- 1854)*, Paris, Ed Honoré Champion, 2014

CROISILLE Christian et MORIN Marie-Renée (sous la dir), *Autour de la correspondance de Lamartine*, Cahiers d'études sur les Correspondances du XIX^e siècle Cahier n° 1, Clermont-Ferrand, 1991

CROISILLE Christian et MORIN Marie-Renée (Etudes réunies par), *Autour de Lamartine, Journal de voyage, correspondances, témoignages, iconographie*, Cahiers d'études sur les Correspondances du XIX^e et XX^e siècles Cahier n° 12, Clermont-Ferrand, 2002

DIAZ José-Luis, *Le XIX^e siècle devant la correspondance*, in *Romantisme*, 1995, n° 90, "J'ai toujours aimé les correspondances..." pp. 7-26

DOI 10.3406/roman.1995.3049

http://www.persee.fr/doc/roman_0048-8593_1995_num_25_90_3049

HOOCK-DEMARLE Marie-Claire, *Correspondances féminins au XIX^e siècle, de l'écrit ordinaire au réseau*, Clio Femmes, Genre, Histoire, 2012

<http://clio.revues.org/10507>

JUSSIEU de SENEVIER, Valentine de, *Les confidences de Madame de Lamartine à ses filles*, Ed. Poésie et Critique, 1957

LAMARTINE Alphonse de, *Le manuscrit de ma mère*, Paris, Hachette et Cie - Furne, Juvet et Cie, Editeurs, 1879

MORIN Marie-Renée (Etudes réunies par), *Correspondance de Lamartine avec Charles Dupin et documents épistolaires*, Cahiers d'études sur les Correspondances du XIX^e siècle Cahier n° 5, Clermont-Ferrand, 1995

OLLIVIER Marie-Thérèse, *Valentine de Lamartine*, Paris, Hachette, 1908

SCHREIER Lise, *Invisible, illisible, endeuillée : Madame de Lamartine en voyage en Orient*, Nineteenth-Century French Studies 37, Nos. 1 & 2 Fall–Winter 2008–2009

SIMONET-TENANT Françoise, « Aperçu historique de l'écriture épistolaire : du social à l'intime », Armand Colin, *Le Français aujourd'hui*, 2004, n°147, p.35-42
DOI 10.3917/fa.147.0035

SIMONET-TENANT Françoise, « Lettres et journal intime : rivalité ou complémentarité ? », dans *Interférences littéraires/Littéraire interferences*, n° 9, « Le Journal d'écrivain. Les libertés génériques d'une pratique d'écriture », s. dir. Matthieu Sergier & Sonja vanderlinden, novembre 2012, pp. 59-69.

VERDIER Abel, *Sur des lettres inédites de Dargaud et de Marianne de Lamartine à Charles Alexandre*, Annales de l'Académie de Mâcon (1973), séance du 9 novembre 1972.